

Lili Maxime

*Ma chère Louisiane*

# Un dernier Mardi gras

roman

Tome 3



Éditions  
**Irma**

*Ma chère Louisiane*

# **Un dernier Mardi gras**

DE LA MÊME AUTEURE

*Éther et Musc*, VLB Éditeur, nouvelles, 1996

*CD Chanter, même si...*, Les Éditions Mistouk, 2004

*Ma chère Louisiane, Ouragan sur le bayou I*, La Grande Marée, 2004

*Ma chère Louisiane, La Sang-mêlé du bayou II*, La Grande Marée, 2005

Lili Maxime

*Ma chère Louisiane*

# Un dernier Mardi gras

roman

 Éditions  
**Irma**

---

*Données de catalogage avant publication (Canada)*

Maxime, Lili (Lili Vaillancourt)

Ma chère Louisiane

Un dernier Mardi gras (v.3)

ISBN

1. Titre.

---

© Productions Irma, 2006

C.P. 3126, succ. Bureau principal

Tracadie-Sheila, Nouveau-Brunswick

Canada E1X 1G5

et

Lili Maxime

Mise en page : Infoscan Collette, Sherbrooke

Conception graphique de la couverture : Infografik design communication, Sherbrooke

Photographie de Lili Maxime : Grant Siméon, Lennoxville

Légendes des photos de la couverture :

*Couverture avant* : Philip Gould, Louisiane. 1977 *Rosie Ledet, Chanteuse, La Nouvelle-Orléans, 2002.*

Distribution : Prologue Inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) J7H 1N7

Téléphone : 450 434-0306

© CD- *Ma chère Louisiane*-Productions Irma

Site Internet : [www.lilimaxime.com](http://www.lilimaxime.com)

Ce roman est une œuvre de création. Toute ressemblance avec des personnes et des faits existants ou ayant existé relèverait de la coïncidence et n'engage aucunement l'auteure et l'éditeur.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Productions Irma et Lili Maxime, 2006

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2006

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 978-2-349722-46-1 (version imprimée)

ISBN 978-2-924127-02-5 (version PDF)

ISBN 978-2-924127-02-5 (version ePub)

L'auteure et l'éditeur désirent remercier le Conseil des Arts du Canada et la Direction des arts du Nouveau-Brunswick pour leur contribution financière à la réalisation de cet ouvrage.



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

## Confidences d'écrivaine *Après Katrina*

Si chaque mot est un missile ou une caresse au visage, ce roman-là est un ouragan ou une fleur de magnolia.

*C'est selon ça qui est dans ton cœur ou qui se cache dans la paume de ta main.*

Malgré Katrina et sa dévastation sur ma chère Louisiane, je récidive.

Je voulais faire œuvre utile ? Allons ! Mais... les choses ne devaient pas se dérouler comme ça.

On me l'a poussée sur la scène internationale, étalée, ma chère Louisiane, et ma *Cité du Jazz*, au vu et au su de tous. Déjà que j'avais cru, un temps, que je l'avais pour moi seule, le tsunami ayant monopolisé toutes les tribunes journalistiques.

Et voilà que mon Mississippi, le *Père des Eaux*, se rappelle à nous en forçant les digues, en inondant la ville de Louis Armstrong et en obligeant ses habitants à fuir. C'est vrai qu'il y avait été poussé par un vent rageur du golfe. Chaud, trop chaud ce vent.

On aurait dû prévenir !

Pourtant, c'était bel et bien écrit dans le ciel bleu de l'État le plus français d'Amérique, c'était à prévoir qu'un jour, la *Ville du Croissant* serait meurtrie dans sa chair. Dans son âme. Vivante et belle sous le niveau de la mer, elle se fermait les yeux.

Le 28 août 2005, horrifiée, impuissante et terrifiée, elle a dégluti :  
Des évacués. Des morts. Des laissés-pour-compte. Des oubliés.  
Des héros aussi.

Encore des exilés. Le Grand Dérangement à ciel ouvert, celui du Superdome.

De la solidarité aussi. *De tout partout, de c'monde venu donner la main aux plus touchés par le drame.* Des solitudes meurtrières, des rues égorgeées, des maisons écartelées, des réverbères comme des pantins désarticulés, aux bras trop longs et inutiles.

Des musiciens sans leur instrument, isolés de leurs *marching bands*, cherchent désespérément à s'harmoniser avec les cloches de la cathédrale Saint-Louis. Des partitions flottent sur l'eau vaseuse, étranges et barbouillées, ces archives d'un autre siècle, précieuses, perdues à jamais. Le début du jazz... comme on ne le connaîtra plus.

Des débris partout, des vêtements sans personne dedans.

D'autres vêtements avec du monde dedans qui flotte, visage enfoncé, englouti à jamais. Des corps meurtris, offerts sans pudeur aux prédateurs marins, terrestres et volatils. Des frigos éventrés, des poêles, des divans fleuris recouverts de lys d'eau et de lichen et de crapauds-bœufs. Des tortues juchées dessus, semblant attendre la fin des temps, ne se retournant même pas sur des assiettes effritées avec des fils d'or autour, luisant au soleil. Héritage de propriétaires de maisons de plantation, d'anciens esclaves affranchis ? Elles se fracassent aux cris des noyés, des blessés, des ouaouarons, des grognements des alligators et des sifflements des serpents d'eau dans une indifférence abjecte. Flottent aussi du rouge, du jaune et du vert : des pots de ketchup, de moutarde et des bouteilles de 'hot sauce', entourés d'algues visqueuses.

La ville du Tabasco ! 'You talk about good !'

Et moi, béatement, je laisserais *le bon temps rouler* sur des pages blanches ? Pour écrire quoi, *Cher bon Dieu !*

L'indicible, la cruauté, l'injustice, tout ce gaspillage prévisible, les décisions tardives, les maîtres d'œuvre de tout ce gâchis, pointés du doigt, certes, mais pour combien de temps ?

Écrire quoi ? Comment, pour qui, après cette catastrophe ? Déjà que de décrire, dans le premier roman de cette saga, un ouragan dévastateur sur le bayou, celui de 1977, m'avait demandé beaucoup. Car j'ai dû revivre deux fois des scènes qui m'avaient laissée, à l'époque, tremblante d'effroi face à ce vent sifflant, hurlant, fracassant les nuages gorgés de pluie assassine. Rien n'arrête le vent chaud du golfe du Mexique. Rien.

Devais-je récidiver et réveiller cette peine qui m'avait assaillie en août 2005, quelques jours avant la remise du prix France-Acadie à Paris ?

*Pour qui faire, Cher bon Dieu ?*

*« Pour dire que nous sommes toujours là. Debout. Bien vivants. Et prêts à remettre son tramway Désir dessus ses rails, le French Quarter aussi tant vivant qu'avant l'ouragan. Tracasse-toi pas de trop, beb, on va r'venir back dessus not' vie d'avant Katrina et d'après le Grand Dérangement. »*

Voilà ce que m'a suggéré David LeBlanc et avec lui, toute la *manche* des LeBlanc et les Cadjins de haut en bas du bayou Lafourche, Viger et Anna devant.

Les Houmas ont suivi. Je les entends.

*« Pour qui faire ? Pour dire à la face du monde qu'on nous a encore oubliés, nous les Amérindiens houmas, malmenés dans le fond de nos marais par Katrina et Rita. Comment nos pauvres maisons haut perchées sur pilotis auraient pu résister, quand des plates-formes du large sont cassées, brisées comme des cure-dents par les vagues et le vent hurleur ? Quitte dire à c'monde que nous aut' Cadjins dans la swamp, y avait pas d'manière qu'on s'a pas fait taper dessus et nos bateaux de pêche aussi. Ça tout péri avec c'monde qui a pas jamais eu ces terres qu'eusses a venus dessus les premiers. Comme si on existait pas pour de vrai, comme du vrai monde. »*

*« Dis-leur pour nous »,* m'a suggéré Margaret, ma *Plume d'Aigle*, et ses parents, Thomas et Clémence Collin.

J'entends aussi, poussée par le vent, la voix écorchée de Duwey Alario, le *'tit Nèg' d'en haut*, de Larose.

*« Guette, beb, t'as vu tout c'monde qui faisait comme si la Louisiane avait pas toujours été tout mixed up de Nèg', de Blancs et d'Indiens ? De Créoles, d'Haïtiens, de Martiniquais, de Cubains, de Mexicains ? Des Nèg' d'Afrique, de la Guadeloupe et de l'Europe ? T'as vu comment c'monde a pensé qu'on était tous des voleurs et des pilleurs de mangeaille et du bien d'autrui ? Et les Blancs pilleurs de mangeaille et du bien d'autrui, c'était pas pareil ? On a tiré à coups de fusil dessus mon peuple. On a découvert que nous, les Nèg', en Amérique et dans la Louisiane, on est pauvres. Plusses pauvres que la majorité des Blancs. Quitte-leur dire à c'monde que c'est pas Katrina qui nous a mis pauvres et malades, et trop vieux pour courir se cacher dessus des toits ou des greniers.*

*C'est pas Katrina qui a fait qu'on a pas eu de chars pour quitter la ville.*

*C'est pas Katrina qui nous a volé nos maisons qu'on loue cher et qu'on habite à plusses de monde qu'y a de lits pour en supporter.*

*C'est pas Katrina qui nous a volé nos pots de ketchup et nos divans tout cassés avec des dessins dessus que tu sais pus ça que c'était : des fleurs, des arbres, des oiseaux ? Who knows ?*

*C'est pas Katrina qui a volé nos instruments de musique, vieux et tout dépareillés. Les pitits, on les a sauvés de l'eau, comme Noé. Les plus gros, on va trouver la manière pour en rafistoler d'autres.*

*C'est pas Katrina qui a coloré le Mississippi avec plusses de noir que de blanc.*

*Et c'est pas Katrina qui nous a pas donné l'argent pour acheter les bateaux qu'on travaille pour une vie, avec des filets qu'on répare tous les jours, et des nuits à haler dessus et à vider tout c'poisson dans des grands barils qui puent.*

*C'est nor' misère pourrie, étalée à la face du monde, qui flottait dessus l'eau. »*

Alors, comment faire pour vous rendre justice avec de simples mots ?

Je suis seule dans ma maison du Québec, tout au nord, et vous avez refusé que j'aille vous prêter main-forte.

« *Beb, viens pas nous visiter asteure, manière que ton cœur va se casser en deux de voir La Nouvelle-Orléans que t'aimes tant, pire que la pire des drigailles et des montagnes de débris qui puent, de ça qui reste de nous aut', de nos vies. Tracasse-toi pas de trop, on s'a evacuate tout partout. Juste à temps.* »

*Juste à temps.* J'aurais pu les perdre, mes chers Cadjins.

Et doucement, David m'a pris la main, Crystal a sorti son accordéon, son appareil-photo, et en duo, le père et sa fille m'ont murmuré à l'oreille, une mélodie connue.

Hélène a relevé ses manches, remis son bandeau sur le front et galvanisé ses étudiants de l'Université de Thibodaux vers la Ville. Margaret s'est remise à danser pour des spectacles-bénéfices, de Houma à Leeville, de Baton Rouge à l'Indian Settlement. Frank a mobilisé son cabinet d'avocats de San Francisco et l'a transporté vers Lafayette et Baton Rouge. Viger et Anna ont *cuit du manger pour toute la manche*, pendant qu'Emery et Simon, avec leurs filets papillon levés vers le ciel, ratissent le golfe du Mexique pour ramener *toutes qualités de marécages* dans leurs filets.

Miguel, devenu ingénieur au service de La Nouvelle-Orléans, s'occupe des digues, des jetées, des ponts, des maisons et des rues. Des réverbères aussi. David travaille avec les pilotes des hélicotaxis, avec les marins du port et s'échine encore sur des moteurs en panne.

Pour qu'ils reprennent la mer *comme des bateaux en partance...*

Malgré Katrina, Rita et sa dévastation sur Cancún et mon île de Cozumel, je persiste et signe ce troisième tome. Mais il m'a fallu du courage pour le terminer. Et de l'abandon et de l'abnégation. La réalité plus forte que la fiction m'a attirée dans des sentiers inexplorés, ceux de la réalité historique, de l'information internationale.

Il a fallu d'autres voyages sur le bayou Lafourche, à La Nouvelle-Orléans, ne pas participer au premier Mardi gras d'après Katrina, d'avant la reconstruction, parce que la fête meurtrissait mon cœur. Dans mes versions antérieures, mes personnages vivaient leur vie de Cadjins fiers et nobles jusqu'en 2007. Entre nous, pouvais-je prévoir un ouragan de force quatre tel que Katrina? Aurais-je pu imaginer la férocité des éléments naturels sur Cancún et Cozumel dans la même année? Qui aurait pu prédire une résurgence du mouvement zapatiste et de son sous-commandant Marcos, en 2005 et en 2006?

J'ai voulu faire œuvre utile avec *Ma chère Louisiane?*  
Allons!

Lili Vaillancourt dite Lili Maxime  
Écrit entre août 2005 et septembre 2006  
dans les Cantons-de-l'Est, Québec.

## Confidences d'écrivaine *Avant Katrina*

— Mon chéri, j'ai terminé.

— Non ! Déjà ? Après six ans d'écriture, trente ans de voyage en Louisiane, des factures de téléphone longues comme d'ici au bayou Lafourche, ton bureau assailli comme une tranchée, ne me dis pas que tu as écrit...

— Le mot FIN.

Et il a ouvert les bras pour que j'appuie ma tête sur sa poitrine.  
Car il sait.

En me caressant les cheveux, mon compagnon de route essaie d'apaiser mon désarroi. Demain sera fait de quoi, sans David, Margaret, Hélène, Viger et Anna, Crystal et Miguel, Nui et Katinen, Mémé Conjo et Manikanet, Ti-Bouillou et Justine, *mes chers Cadjins* rôdant tout autour pour que je leur donne la parole ?

Ma Houma, ma belle *Plume d'Aigle*, l'ai-je bien racontée dans son intégrité de mère, de femme et d'Amérindienne ? Et sa fille Crystal, ma douce, ma tendre Sang-mêlé, déchirée entre ses deux identités, si compatissante envers les siens cette chanteuse-musicienne. Et Miguel, les yeux tournés vers l'avenir, si pareil à mon David.

Leur ai-je fait assez de place ?

Mes aînées porteuses d'héritage ? Comment vivre sans la propension à la joie, la lucidité et le courage de Manikanet et de Mémé Conjo, de Justine dans sa maison-bateau ou de Vieux Wayne dans son camp de Leeville ?

Et mon alter ego ?

Celle par qui j'ai exprimé ma passion de la recherche, mon amour pour David et la famille LeBlanc, ma famille d'accueil louisianaise ?

Avec les gestes d'Hélène Simard, aussi nommée Enen Manicouche, j'ai ceint mon front de ce bandeau et je suis partie sur les routes, magnétophone à la main, questionnaire au fond de mon sac à dos, sandales aux pieds, prête à tous les bouleversements.

Avec l'envie d'apprendre sur ces drôles d'Acadiens du Sud qui m'ont saluée dans une *'tite manche du bayou* par un retentissant :

« *Hey, qui ça dit, Négresse ?* »

— J'ai peur de ne pas avoir tout dit...

— ... *Ça que t'avais dedans ton cœur si tellement profond que même moi, j'pouvais pas connaître ça que t'avais d'écrit dedans tes trois romans.*

Il parle en français cadjin, mon cher Québécois du Lac, pour me divertir de ma peine.

— Oui. Tout comme tu viens de l'dire, *Cher bon Dieu !* J'suis pas certaine d'avoir montré l'essentiel. Et puis...

— Et puis, quoi ?

— C'est grand une culture. C'est immense et impénétrable, un peuple, acadien ou non ! Et leur façon de vivre, de danser, de boire, de parler... que je n'ai pas réussi à cerner aussi fortement que j'aurais aimé.

— Chère sociologue, en cette terre d'Amérique multiethnique et en pleine mouvance, avec toute cette belle parlure qui ne se laisse pas apprivoiser si facilement, je trouve que tu t'en es tirée pas si mal.

— *Gnette cher, j'a usé de tout ça que j'avais dans la cervelle pour l'écrire, ce langage cadjin !*

— *Et t'as fait ça qui faut pour, ma belle. Quitte-moi t'préparer un jumbalaya de chevrettes dont David serait jaloux, pour la peine que t'as avec ce monde que t'as aimé de trop.*

Et aussitôt dit, mon homme déshabille des oignons, des gousses d'ail, une bouteille de bière froide à portée de main, du Tabasco bien en vue sur le comptoir, le riz déjà sur la cuisinière, les tomates fraîches, bien rondes, des herbes qui attendent.

— Comme ta Enen Manicouche, tu pourrais *écaler les chevrettes, chère, ça m'donnerait la main.*

Comme une déesse maya sur son socle, je suis figée devant ma fenêtre. Là, le mont Orford, ici, le lac Magog. Sur mes grands arbres de devant, je cherche une mousse espagnole indolente qui se dandine comme une *Belle du Sud*. Je scrute le ciel pour déceler dans le vol d'un corbeau celui d'un pélican qui prend son envol au-dessus des bateaux amarrés.

Rien à faire. Je fixe le lac Magog, et je n'y vois aucun bateau à aube ou un *Anna love pour toujours*, ou un *Plume d'Aigle II* ou un *Suzann, ma chérie*. Je me serais contentée d'un remorqueur ou d'une barge, et même d'un crabier à fond plat sans capitaine à la barre. Là, un point en mouvement près de la berge. Se pourrait-il que ce soit la maison-bateau de Justine Collin ? Et ce bruissement de l'eau au souffle du vent chaud du golfe, annonciateur des ouragans de septembre ?

— Chérie, les crevettes. Il faudrait les équeuter. Viens.

— Nous sommes en mai ?

— En mai. Et les lilas sont en fleurs. Beau temps pour finir un roman.

— Et l'oiseau, haut perché sur une épinette ?

— Un corbeau.

— Et l'embarcation là-bas ?

— Une chaloupe à moteur.

— Et toute cette draperie après notre arbre ?

— Notre unique saule qui se balance au vent. *Welcome home !*

Il y a moins d'une heure, j'ai refermé la porte de mon bureau sur ma jeunesse, sur mon passé et sur ces six dernières années.

Mais avant, avant de déposer mon crayon, d'éteindre l'écran de mon ordinateur, j'ai amoureusement revécu chaque étape de ce parcours merveilleux qui m'a ramenée dans ce pays exotique, *ma chère Louisiane*. C'est simple. Je n'ai eu qu'à regarder tout autour, sur les murs, par terre, sur les tablettes de mes bibliothèques, dans mes classeurs ouverts. Je l'ai fait pour me reprendre doucement sur le désordre immuable des choses qui m'entourent.

Demain ou après-demain ou le jour d'après, je remiserai toutes les versions de chacune des œuvres, aux pages colorées de mauve, de bleu, de jaune, celles de mes correctrices, chaque version notée CONFIDENTIEL, Dieu sait pourquoi !

Ailleurs, les traductions en montagnais de certains de mes textes. Des dictionnaires de la langue, du cinéma, de notre parler québécois à nous aut', côtoient des livres de recettes, des encyclopédies du blues, du jazz, de la chanson québécoise, du zydeco et de la musique classique. Louis Armstrong, Sydney Bechet, Elvis et Janis.

Des documents d'archives que j'ai amassés depuis 1975, d'autres qu'on m'a donnés. Dans les carnets, les agendas, des reproductions déchirantes du Grand Dérangement qui m'arrachent de profonds soupirs. Quelle tristesse ! Mais quelle tristesse que ce gâchis historique !

Demain ou l'autre jour d'après, je décrocherai des murs, les cartes étalées de la Louisiane, du Bayou Lafourche, du Lac-Saint-Jean, du Mexique, du Yucatán, de l'île de Cozumel, de La Nouvelle-Orléans, de la Californie, de San Diego, de San Francisco, de Los Angeles, des Rocheuses, de Washington, des Maritimes et du Québec.

De Belle-Île-en-Mer aussi et de la France et de Grand-Pré.

Sur des tablettes, sous des tabourets, des revues, des coupures de journaux, les dossiers montés pêle-mêle du sous-commandant Marcos, de la célèbre chef houma, Rosalie Courteaux, du EZLN, des Zapatistes, de Frank Bull et de Maria Chapdelaine, et d'Évangéline, et de Louis Hémon, et de Longfellow. Partout, des pages et des pages de la mythologie maya, de leur culture, des pyramides, des lieux visités.

La rencontre fabuleuse avec les Amérindiens francophones, des Houmas de la Louisiane aux Montagnais du Québec. Oui, fabuleuse. Et des gris-gris, *mes gris-gris* qui m'auront protégée durant tout ce parcours des doutes existentiels, de la censure aussi.

Pudeur écorchée par des images troublantes, des passions amoureuses, des décès déchirants, des peines d'amour, des ruptures, des départs et des fuites. De l'espoir et un certain idéal. Une volonté farouche de survivre.

Dès le matin, ce désir du mot juste, beau, de la phrase qui retient le regard.

Case départ. Nenni! Reviens, *chère bête* à l'émotion. *Pas plusses pas moinses*, comme aurait dit Mémé Conjo, *on triche pas avec le cœur*, qu'elle aurait continuée, là, debout à côté de moi, les yeux au ciel, un sourire railleur sur son beau visage.

Vous ai-je assez dit que je les aime, mes chers Cadjins?

Vous ai-je assez décrit ma chère Louisiane?

Je n'épluche pas les crevettes et je redescends dans mon antre. La liberté est difficile d'usage. J'en ai perdu la feuille d'instruction. J'interroge du bout des lèvres mon personnage aimé:

— David LeBlanc?

— *Chus encore là, beb! Tracasse-toi pas de trop.*

— Dis-leur, toi, comment elle est belle, ta Louisiane.

Silence.

— David? Ne me laisse pas seule avec toutes ces années devant...

Silence.

— Et puis, je n'ai pas eu le temps à mon goût de saluer Anna et Viger, David, Margaret, Hélène, Rose, Crystal, Brian, Alvin, Miguel, Clara, Éva, Rosa, Marcos, Viger Junior, Caroline, Frank Bull, Mémé Conjo, Ti-Bouillou, Vieux Wayne, Justine, Thomas, Clémence, Simon, Suzanne, Emery, Barbara, Manikanet, Katinen, Nui, Pinashue, Marc Simard, Velma, Nola, Margie, Géraldine, Dean, Duwey...

Le téléphone m'arrache à ma litanie.

— Lili, c'est Velma Ledet du Cut Off. Elle veut te parler.

Anna! Anna est malade, ma Anna LeBlanc du roman, celle qui a joué le rôle de maman cadjine, qui m'a adoptée, nourrie, rassurée sur les ouragans.

— Velma? *Qui ça dit, vieille? Y a pas rian qui est arrivé à ta maman, Anna?*

Un grand éclat de rire.

— *Pas rian pour sûr qui peut te faire inquiéter aussi fort comme si j'étais une sorcière de la ville pour t'annoncer un grand malheur. J'm'ennuyais plein de têt et d'Alain. That's it! Guette, y a Philippe qui est avec moî et Anna, tu veux leur parler à eusses?*

— *Pour sûr!*

— *Hé! Qui ça dit, la Nègresse d'la Canada?*

Cette voix, chaude, ronde, caverneuse, Philippe Ledet, une partie de l'âme de *mon* David LeBlanc.

— *Extra bien.* Hé, Philippe, tu voudrais bien me faire plaisir?

— *Y a pas d'manière que j'peux refuser d'quoî à ma 'tite sœur du Québec.*

— Chante-moi « Jolie blonde. »

— *Mais guette, chus pas un chanteur, moî, chus un mecanician offshore.*

— *Mais dans les fais-dodos...*

— *Well, quand chus plein soûl, j'peux chanter, manière que j'a pus la honte dessus moî-même. J'connaîs pus bien qui chus après faire... anyhow...*

Et soudain, la mousse espagnole a empoigné mon saule et s'est mise à valser, le corbeau a étendu ses ailes au-dessus des lilas en fleurs et s'est changé en pélican, les magnolias ont embaumé son envolée, pendant que là-bas, sur le Magog devenu golfe du Mexique, le *Anna love pour toujours* a levé ses grandes ailes papillon jusqu'au ciel...

Bien.

Tant que mes chers Cadjins me parleront en français à deux mille milles de ma maison, je n'aurai pas écrit *ma chère Louisiane* pour rien.

Mais une question demeure :

*Vous ai-je vraiment dit combien je les aime, mes Cadjins et ma chère  
Louisiane?*

Lili Maxime

Écrivaine, chanteuse.

Fille d'adoption des bayous de la Louisiane

Ce 30 juillet 2006

Cantons-de-l'Est, Québec

Par cette trilogie romanesque, *Ma chère Louisiane*, je suis fier de contribuer à faire connaître davantage les richesses de la langue française en Amérique et la culture acadienne des Cadjins de la Louisiane.

Écrire une langue de tradition orale comme *le parler cadjin* des Acadiens du Sud, c'est évoquer les sons de ce langage comme une musique, pleine d'images et d'expressions savoureuses voire lyriques.

L'originalité du langage des Cadjins de la Louisiane s'explique par plus de deux cent cinquante années de métissage linguistique en terre d'Amérique. Il suffit de penser à l'apport des Acadiens du Canada, bien sûr, à celui des Français, des Américains, des Espagnols, des Créoles, des Allemands, des Haïtiens, des Africains, des Britanniques, des Irlandais. Sans oublier le choctaw des Amérindiens francophones Houmas.

Pour mettre en valeur cette langue cadjine, pleine de séduction, j'ai choisi de la faire ressortir en italique dans le roman. J'ai préféré le mot *Cadjin* à celui de 'Cajun', qui est un anglicisme, ou même celui de Cadien, inutilisé par les *Cadjins* eux-mêmes. Pour mieux comprendre le français cadjin, on pourra consulter le glossaire en annexe.

En annexe, le lecteur trouvera aussi l'arbre généalogique des familles LeBlanc, Collin et Manicouche, des cartes, des photographies et des illustrations d'archives personnelles ainsi qu'une lettre en montagnais.

Aux Acadiens francophones d'Amérique

À mes chers Cadjins

Bayou Lafourche, Louisiane

Vous avez survécu à la Déportation de 1755.

Vous survivrez aux Grands Dérangements  
du troisième millénaire  
aux Katrina et Rita.

Survivez !

Nous avons besoin de votre héritage  
francophone  
en terres d'Amérique.

*« Qui ça mean que pendant 200 ans,  
on a gardé notre langage,  
mais les enfants de mes enfants,  
eusses, y parlent pus le cadjin ?*

*Si mes pitits-enfants peut pas me parler à moî,  
et moî, parler à eusses, c'est ça qui est après me tuer.*

*C'est plusses ça qui va me tuer que les Amaricains.  
Ça c'est la vraie affaire que vous aut' peut écrire dessus. »*

Anna Thibodaux, Cut Off, Louisiane.

Extrait de *Ouragan sur le bayou*, p. 253